

KOSA I LÉ LE KAN ?



Le camp des Noirs du Roi

Le Code Noir de 1723 ne donne pas des instructions précises sur le logement des esclaves.

L'expression « camp » est employée pour désigner le lieu où les cases des esclaves sont regroupées au sein de l'habitation. Le plus gros propriétaire étant le Roi, le camp le mieux connu au XVIII^{ème} siècle est le camp des Noirs du Roi appelé aussi négérie.

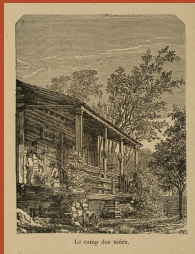
En 1794, le gouverneur Tirol insiste sur les conditions de salubrité que devraient respecter le camp des Noirs de l'État et les blocs. Il souhaite que chaque famille d'esclaves de la République soit logée convenablement, ait un enclos pour la volaille et un accès facile à l'eau.

Un camp des Noirs du Roi à Saint-Denis comporte 270 cabanes pouvant contenir 4 esclaves chacune. Le plan obéit à une logique particulière. Les rues horizontales rappellent les ethnies des esclaves : rue des Créoles, des Caffres, des Malgaches, des Mozambiques, des Guinéas, et les rues verticales leurs métiers : rue des Marins, rue des Ouvriers...

Saint-Denis possède un camp des Noirs du Roi au Bas de la Rivière, un autre derrière le Jardin du Roi.



*Église au jardin du roi,
ADM, N 11116*



Le camp des noirs.

*Le camp des noirs / Colonne vers l'ouest, 1808, Estampe [S. de Brès]
BIB. FR.07411200_0054.01.019*

Le camp au temps de l'habitation-sucrerie (1815-1848) [1]

L'expression « camp » devient courante à partir de 1825. Auguste Billiard qui utilise le mot « cabane » pour désigner leur logement, note que le camp des esclaves est parfois « composé d'une cinquantaine de cabanes en bois couché entouré d'un mur ».

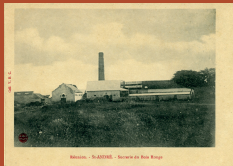
Le camp de l'habitation du moyen propriétaire Jean-Baptiste Renoyal de Lescoublé à Sainte-Suzanne bordé de filon est très rudimentaire, car lorsque les esclaves sont incommodés par les intempéries d'un cyclone, ils se réfugient dans sa maison.

En 1827, le camp de l'ancien gouverneur anglais Keating est décrit par le gouverneur de Cheffostaines comme « admirable tant par l'ordre qui y règne que par tout ce qui est pratiqué pour la santé et les avantages de ses esclaves. Il ne néglige rien pour adoucir leur sort ».

Victorine Monniot est surprise par le camp de son oncle, M. Nicole Robinet de La Serve au Colosse à Saint-André : « C'est comme une ville et ses rues, toutes les cases ayant chacune leur petit jardin et des sentiers qui unissent d'une demeure à l'autre. Chaque famille a son habitation séparée c'est-à-dire une cabane d'une seule pièce ou de deux et un petit jardin, planté de tabac, de brèdes, de piment et même de quelques fleurs. Quelques Noirs ont des cochons ou des poules qu'ils élèvent et qu'ils vendent à leur profit. Nous sommes entrés dans plusieurs cases : c'est bien pauvre, mais c'est assez propre ».



Fonds de Lescoublé : journal intime d'un résident, Jean-Baptiste de Lescoublé, habitant du quartier Sainte-Suzanne, du décembre 1813 à juin 1818
ADW, FRA2094_301_f_0229_016



Rivière - St-ANDRÉ - Sucrerie du Bois-Rouge

Rivière - St-ANDRÉ - Sucrerie du Bois-Rouge / Coll. Y.B.C., Année 1918, Carte postale
Fonds privé Jean-François Hébert de Fréchet (1967)
MUS.FREHEM_1095.V01.2



Le camp au temps de l'habitation-sucrière (1815-1848) [2]

Au début des années 1840, l'abbé Maquet décrit le camp de l'habitation Desbassayns à Saint-Gilles les Hauts, en faisant ressortir que son ordonnancement facilite le contrôle des esclaves : « *Le camp est une vraie cité ouverte, traversée dans tous les sens par des rues différentes ; toutes les cases ont la façade sur la rue, afin que la surveillance y soit plus facile ; chaque famille y forme un groupe concentric* ».

Tous les propriétaires ne logent pas forcément leurs esclaves dans un camp. Parfois, leurs cases sont éparpillées sans ordre et sont en mauvais état. Celles-ci peuvent être localisées devant la maison du maître, sur la plate-forme, dans le camp, derrière le potager.

Au Chaudron, huit cases sont de part et d'autre de la cuisine du maître, quatre à côté de la forge, une case collective au sud du magasin, deux cases près de l'étable à mulets, et trente-six dans le camp. Les esclaves de confiance logent souvent à proximité de la maison du maître, les esclaves à talent (artisan) non loin de leur lieu de travail (cuisinier près de la cuisine, forgeron près de la forge, gardien à la limite de l'emplacement, près de l'entrée...).

Il existe trois grands types de camps :

- le premier est composé de cases disposées sans organisation particulière, construites par les esclaves au fil de leur arrivée, selon leur propre commodité. C'est l'héritage d'anciennes habitations pré-sucrières converties au sucre, correspondant à des habitations de taille et de revenus sucriers médiocres.

- L'emplacement du second type est déterminé par le maître, ou un membre de sa famille, avec des cases normalisées de 4mx4m de part et d'autre de rues et reliées par des sentiers qui limitent les risques d'incendie, facilitent la circulation et surtout la surveillance. C'est le choix des sucriers les plus riches, les plus modernes, les plus éclairés.

- Le troisième type se compose du camp qui allie l'ancienne organisation de cases individuelles et la présence de logements collectifs, de longères ou callonnos (ou callonnos), qui annoncent les camps d'engagés des sucrieries à partir de la fin des années 1850.



Vue d'un camp de l'île Bourbon n° 30, Habitation Desbassayns (Saint-Gilles) / Roussin, Louis Antoine. Lithographe - 1847. M.L.S. 1989.01.07



Jeudans au travail. Dessins de Jean Joseph Pons de Ronchini. Trois scènes montrant des esclaves au travail portant un coffre, portant un chaudron, tirant un chariot avec des planches de bois, 1800-1810. M.L.S. / ADR 20 / J 10



Après 1848, les camps d'esclaves deviennent les camps d'engagés [1]

Depuis 1828, les engagés vivent dans la proximité des esclaves et dans les mêmes conditions qu'eux. Et au moment de l'abolition de l'esclavage, les esclaves-affranchis deviennent eux-mêmes engagés. Ces camps sont placés à proximité de l'eau (source, ravine, canal), leur superficie est proportionnelle à l'effectif de la main-d'œuvre. La clôture est plus symbolique que matérielle. Le camp de l'établissement Flacourt à Sainte-Marie est situé sur le plateau de la rive gauche de la ravine du Charpentier qui domine l'établissement.

Les travailleurs sont logés dans des cases, des calbanons, des paillottes. Sur 4 582 logements (recensés par Xavier Le Terrier dans ses travaux sur *les habitations-sucreries dans la seconde moitié du XIX^e siècle*), les calbanons sont très minoritaires. La majorité des cases semble être le logement-type des engagés.

Le calbanon est plus long que large, d'où le nom de longère, qui lui est primitivement attribué par les magistrats chargés de vérifier l'application des ordonnances royales concernant les conditions de vie des esclaves. Les petits calbanons ont 14 m² de superficie. Certains ont des dimensions plus importantes. Le plus grand se situe à Ravine Glisante où se trouve l'un des ateliers les plus peuplés. Il mesure 416 m de long sur 4 m de large, soit une superficie de 1 664 m². La pierre est le matériau le plus exploité pour la construction des calbanons, puisque 29% sont en bardeau ou en tuile.

La case plus que le calbanon constitue le logement habituel de la main-d'œuvre du sucre. Les plus petites ont une superficie de 10,56 m² chez Jean-Baptiste Bellier, sur les habitations de Gillot, de Moka, de Beaufonds, de Ravine des Figues. Elles sont plus grandes et atteignent 23,8 m² chez Lozy au Chaudron. Sur 1037 cases offrant la longueur et la largeur, 31 ont moins de 10 m² pour les gardiens et les célibataires, 217 ont plus de 15 m² occupées par plusieurs célibataires et les familles d'engagés. La plupart des cases ont entre 10 et 15 m². Sur 220 mentions, 91 constructions sont en bois, 50 en paille, 51 en torchis, 4 en pierre. Quant aux 24 restants, 16 sont en bois/torchis, et 8 en bois/pierre.



Borde-Franco. Case de Nègre Caroline / Milliers, Jacques Gérard (1766-1840). Peinture, 1852. Exemple ADR, FRALM, C66, 41.



Après 1848, les camps d'esclaves deviennent les camps d'engagés [2]

577 sont réservées aux ouvriers qualifiés. Elles portent le nom de cases d'engagés, cases des travailleurs ou cases des Indiens. Les cases occupées par les engagés indiens ressemblent à celles où ils étaient dans leur espace de départ. 2 437 ont un toit de paille. Ce matériau se rencontre au cours des années 1850-1859 et 1870. Pendant ces périodes les cases possèdent des toits de paille parce qu'elles sont faciles à réparer et parce que ce n'est pas cher. La tuile et le bardeau apparaissent en seconde et troisième position. Au cours des années 1860, la tuile commence à remplacer une partie des toitures lors des réparations, après les cyclones notamment. 35,6% des toitures sont en bardeau. Ce matériau se diffuse vraiment à la fin du XIX^{ème} siècle.

Selon Pierre de Montfórand, le camp primitif dans la description de la case du Noir : « Le camp se compose le plus souvent d'une large rue, des deux côtés de laquelle s'alignent à peu près régulièrement les cases construites en torchis ou même en paille, et recouvertes de vitiver.

Elles ont de trois à quatre mètres carrés ; cependant, il y en a toujours quelques-unes d'une longueur triple ou quadruple, occupées en commun par plusieurs célibataires, rare nombreuses dans les bandes d'engagés, où les femmes ne sont guère admises que dans la proportion d'un dixième. Si l'atelier est considérable, d'autres rues transversales coupent la première ; et enfin on trouve en s'éloignant du centre quelques maisonnettes isolées : ce sont le plus souvent, celles des ménages créoles qui, pour se soustraire aux inconvénients de la communauté, se sont retirés sur les limites de l'enceinte, position dont ils profitent pour cultiver un petit jardin et élever quelques animaux qu'ils logent autour d'eux. Somme toute, le camp, sur une habitation bien tenue, n'offre à la vue rien de désagréable ; des arbres, des bananiers touffus, souvent un ruisseau qui traverse le site, les tiges de différents légumes se suspendent aux perches des toitures, donnent à cette réunion de cahanes une apparence assez riante, et qui ne rappelle en rien l'aspect misérable de certains hameaux dans les campagnes de France ».



Case d'une habitation créole à La Rivière / Port-au-Pin, Adolphe Montfórand (1828-1881), Dessin d'après. Vers 1810, Musée de la Fortification, 1999.02.05



Les camps d'affranchis de 1848 à Saint-Denis

De 1850 à 1960, Saint-Denis se distingue par ses camps d'affranchis : camp de la rue de la Cayenne (quai Ouest), camp Giron, camp Cerecau, camp Jacquot (entre les rues du Grand Chemin actuelle Maréchal Leclerc, Voltaire, Dauphine actuelle général de Gaulle et du Bator), camp Butor, camp Lataniers, camp Oroux, camp Caliste, camp La Source.

Ces camps s'implantent dans des zones non concédées et non mises en valeur, et là où d'anciens propriétaires tolérants et assez généreux, acceptent que les affranchis du 20 décembre 1848 s'installent sur un espace leur permettant de construire une paillote et d'entretenir un jardin, soit par vente, soit par location.

Camps, lieux du paiement du prix de la liberté, véritables cours de miracles sont tous semblables. Ces îlots insalubres abritent principalement les pauvres des quartiers venus demander asile à la capitale, rappelant les rapports difficiles entre les affranchis de 1848 ou les engagés importés et les possesseurs des biens de production.

Le seul camp qui ait fait parler de lui, en exceptant celui des Noirs du Roi, et sur lequel il existe quelques confidences, c'est le camp Oroux. Après le passage du destructeur et meurtrier cyclone Jenny le 28 février 1962, la lutte contre les bidonvilles s'impose enfin à l'État. Cette bataille est à inscrire à l'actif de Michel Debré, élu député l'année suivante.

L'habitat dans ces localités est remplacé au fil des années et des Plans, par des logements individuels ou collectifs éclairés à l'électricité et alimentés en eau, les rues sont asphaltées. Les camps changent d'allure, ils ne sont plus les ghettos qu'ils étaient. Le vocable « camp » lui-même tombe en désuétude, comme s'il a été vidé de son sens, il est rangé dans le compartiment des souvenirs.

Texte écrit par Prosper Eve, Professeur-Université de La Réunion, Président de l'AIHOM (Association Historique International de l'océan Indien)



La Réunion, façade d'immeuble à Saint-Denis / Legros, Jean, (1920-2006), Photographie, 1960-1960s, Photographie, Fonds pour Jean Legros (1920-2004) Collection « Études des Fabriques de France » FR1101_072_2007 (E. 515.217)



Camps Oroux détruit par le cyclone Jenny en 1962
Fonds Jean Calbe
ADB, 116-11 615



Camps Oroux détruit par le cyclone Jenny en 1962
Archives Laurence et Paul Siegel
ADB, 48 J 1340

Le camp d'esclaves de Mme Desbassayns

Il n'existe pas de description précise des cases d'esclaves de Mme Desbassayns. Elles ne devaient pas être très différentes de celles des engagés, arrivés après 1848, qui ont logé dans le même camp et dont les descendants ont gardé des souvenirs parfois très précis. Pour la reconstitution de ces cases, l'association Kan Viliéle s'est inspirée en grande partie de ces souvenirs.

Les matériaux de construction se collectaient sur place ou dans les environs. Lossature était constituée de bois de choça (nom local de l'agave) et de troncs ou branches d'arbres seulement écorcés (bois ronds). Les poteaux, plantés directement dans le sol, supportaient une toiture à double pente, faite de feuilles de canne, de vétiver ou de grandes herbes (fataques) liées en bottes.

Le choça ou cadère, qui poussait naturellement et en abondance dans la savane toute proche, avait de multiples usages. Ses longs mâts (hampes florales) servaient comme bois de charpente ou à retenir le chaume de la toiture et des murs, en matières végétales eux aussi. Ses feuilles fournissaient des gâtres (cordes), mot créole dérivé du français ligature, et ses fibres pour les ficelles et cordages. Son bois s'employait aussi dans la construction des clôtures (palissades) et des parcs à animaux.

Les feuilles de vacoa, arbuste cultivé sur le domaine, s'utilisaient pour couvrir les cases ou les poulaillers et pour confectionner des sacs d'emballage.

Un mélange d'eau et de bouse de vache pouvait recouvrir le sol en terre battue des cases, une habitude qui appartenait à la tradition africaine et surtout indienne.

Dans sa case qui n'était qu'un abri pour la nuit, l'esclave ne disposait que d'une simple pailleuse ou d'une natte en feuilles de vacoa tressées.

Alexis Minaville
Auteur de Viliéle, village réunionnais, histoire d'un ancien camp d'esclaves, publié en 2001 chez L'Harmattan (Paris)

Texte écrit en collaboration avec l'association Kan Viliéle.



Le grand chantier de Bourbon - in Albums de La Réunion, Réunion, 2 tomes 19 siècle
MIFU 1992.121



Cases d'esclaves reconstituées par l'association Kan Viliéle